

La psychothérapie d'une psychotique éreuthophobe The psychotherapy of an ereuthrobic psychotic

Paulette Letarte

Volume 9, numéro 1, juin 1984

Pratique analytique et psychose

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030206ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030206ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Letarte, P. (1984). La psychothérapie d'une psychotique éreuthophobe. *Santé mentale au Québec*, 9(1), 12–19. <https://doi.org/10.7202/030206ar>

Résumé de l'article

Dans ce texte l'auteure nous propose le compte-rendu d'un travail psychothérapique auprès d'une psychotique éreuthophobe. Selon les dires même de la patiente le traitement s'est déroulé en trois étapes : auto-analyse devant une analyste, analyse avec une analyste et enfin analyse sans analysée. Pour chacune de ses trois étapes, des enjeux différents, et pour l'analyste un rôle qui évolue lentement à travers la capacité croissante de la jeune femme de se relier à un objet complet. Puis la fin qui n'en est jamais une véritable avec les psychotiques, le processus de deuil n'étant jamais engagé et l'analyste demeurant comme glissière de sécurité, comme pare-choc éventuel. Enfin une brève élaboration théorique autour de ce traitement qui comme tout traitement de psychotique vise à une structuration de l'appareil psychique et à une organisation des défenses.

La psychothérapie d'une psychotique éreuthophobe

*Paulette Letarte**

Dans ce texte l'auteure nous propose le compte-rendu d'un travail psychothérapique auprès d'une psychotique éreuthophobe. Selon les dires même de la patiente le traitement s'est déroulé en trois étapes : auto-analyse devant une analyste, analyse avec une analyste et enfin analyse sans analysée. Pour chacune de ses trois étapes, des enjeux différents, et pour l'analyste un rôle qui évolue lentement à travers la capacité croissante de la jeune femme de se relier à un objet complet. Puis la fin qui n'en est jamais une véritable avec les psychotiques, le processus de deuil n'étant jamais engagé et l'analyste demeurant comme glissière de sécurité, comme pare-choc éventuel. Enfin une brève élaboration théorique autour de ce traitement qui comme tout traitement de psychotique vise à une structuration de l'appareil psychique et à une organisation des défenses.

LA TOUR PREND GARDE!
SENTINELLE! AUX BARRICADES!...
UN CHEVAL FOU ET UNE TARENTULE...

Que de titres, que d'images pour représenter le cheminement de certaines psychothérapies! Jeux alternés d'investissements masqués et de contre-investissements manifestes, circuits d'identifications projectives ici marqués au «rouge», oscillations entre la cristallisation du délire et la déflagration somatique, évaluation d'une distance critique sans cesse remise en cause. Et par rebonds successifs, apaisement des conflits et des peurs, diminution de l'intérêt pour la vie intérieure et découverte de sources nouvelles du plaisir de vivre. Ces thérapies se terminent sans s'être jamais terminées; la séparation s'annonce et survient sans que soit vraiment abordée la thématique du deuil : l'objet-thérapeute n'est pas détruit, il est devenu caduc. Le patient n'a pas à vivre un renoncement, il s'éloigne plutôt et il garde en réserve la possibilité de raviver son lien au thérapeute s'il en était besoin.

Reportons-nous loin en arrière, il y a plus de dix ans...

Yvette arrive chez moi, cérémonieuse. 30-35 ans. Elle s'assoit, pointue, au bord du fauteuil et elle

pose deux mains bien à plat sur ses genoux comme si elle devait maintenant attendre... Mais elle entame tout de suite un monologue chantant et précipité. Sa voix est suraiguë et j'ai l'impression d'un magnétophone qui tourne trop vite et qui débite un discours de machine!

Petite bouche pointue, nez pointu légèrement dévié, oeil noir vigilant et intelligent, teint blanc de marbre qui vire impétueusement, somptueusement au rouge dès que le langage risque de devenir personnel. Eréthisme vasculaire. Sentinelle! Aux barricades!...

Yvette propose un contrat : elle explique qu'elle est en «auto-analyse» depuis ses années d'université. Elle a compris une partie de ses difficultés mais son «trouble» ne cesse pas. Elle ne parlera de sa vie et de ses problèmes que si nous convenons d'abord de nous revoir car autrement, son récit serait bien inutile! Elle vient de quitter son emploi mais elle avait fait quelques économies qu'elle compte employer pour une psychothérapie. Quand il ne restera plus d'argent, elle sera peut-être guérie : tant mieux car elle pourra en toute sérénité trouver un nouvel emploi. Sinon, si le «trouble» dure plus longtemps que les économies, elle comprendra que sa vie est définitivement ratée et elle prendra les décisions qui s'imposent en pareil cas...

Singulier personnage, fort douée pour l'emprise! Yvette demande que je m'engage dans un contrat dont je ne connais pas les termes. J'ai visiblement affaire à une femme qui a très peur, qui désire échapper à des angoisses invivables, qui maîtrise

* L'auteure psychiatre et psychanalyste est membre de la Société psychanalytique de Paris et membre didacticien de l'institut de la Société psychanalytique de Paris. Installée à Paris elle fait de fréquents séjours à Montréal pour fins d'enseignement.

admirablement le verbe et l'objet extérieur, et qui a choisi la psychothérapie comme antichambre s'ouvrant soit vers une vie nouvelle, soit vers la mort. Elle ne transige pas! Mais ses efforts d'emprise n'empêchent pas l'affect d'envahir son corps entier : Yvette est trahie par sa peau. La tour! Prends garde! Yvette sent bien qu'elle pourrait se laisser abattre. Ses systèmes de défense sont tout prêts à se rompre.

Je décide d'accepter le contrat et j'annonce que je dispose de trois séances par semaine : elles sont à sa disposition si elle le souhaite. Yvette accepte aussitôt : pour le moment, trois séances pourraient suffire. Est-ce que, le cas échéant, nous pourrions nous voir plus souvent? Je réponds que nous verrons, au besoin. Elle s'enquiert de mes honoraires et je fixe un prix moyen; la situation est particulièrement délicate... j'espère que les économies d'Yvette nous laisseront le temps d'établir une relation assez solide pour que je puisse, en cas de difficultés financières, la recevoir sans l'inquiéter à la consultation de l'hôpital. Il faut aussi que je me situe à l'intérieur des normes qu'elle connaît. Yvette accepte très naturellement; elle ne manifeste pas d'inquiétude et elle ne rougit pas.

Ce marché, horaire et honoraires, étant conclu, Yvette commence à raconter son histoire. Gradué d'une Faculté de Lettres elle a vécu son adolescence seule avec sa mère qu'elle avait poussée au divorce : le père était violent depuis toujours et la jeune fille se croyait assez forte pour pouvoir en toute sécurité séparer ses parents, et vivre avec sa mère. C'est du moins ce qu'elle croyait... Mais après quelques années elle a senti qu'elle devait prendre de la distance et elle est venue à Paris où elle a poursuivi des études supérieures. Elle est devenue traductrice pour une société multinationale. Yvette parle maintenant plusieurs langues et elle commente ainsi son choix professionnel : «Les traducteurs ont des problèmes avec les autres. Ils apprennent des langues étrangères pour découvrir le sens des mots, car dans leur langue maternelle, ce sens leur échappe. Comme je travaillais avec d'autres traducteurs, nous ne pouvions pas nous comprendre, évidemment...»

Yvette se «trouble» : son visage vire au rouge et ses mains tremblent un peu. Sans transition elle ajoute qu'elle est toujours «en froid» avec son père et qu'elle ne l'a pas revu depuis quinze ans.

Notre temps est écoulé. Yvette demande poliment si j'ai bien noté le jour et l'heure de notre prochaine séance...

Cette emprise, courtoise et distante, ces renversements de rôles, me déconcertent un peu... La raideur et la vigilance d'Yvette, ses considérations sur le sens des mots, sa finesse et sa sensibilité m'impressionnent. Yvette me semble psychotique, encore en équilibre. Mais l'instabilité de la couleur de sa peau entre en contradiction avec la tranquille assurance de son discours. Peau vibrante et hypersensible. J'ai décidé de permettre à Yvette de moduler la distance à sa guise.

Dès la séance suivante, elle annonce qu'elle a trouvé un nouvel emploi plus important que le précédent : «J'ai préféré ne pas toucher maintenant à mes économies. Comme on m'offre un salaire de 20 % plus élevé je vais vous augmenter de 20 %. Et j'ajusterai vos honoraires au gré de mes promotions.» Emprise certes, mais aussi honnêteté et courage. Tout au long de ce traitement Yvette manifesterait la même authenticité.

Sept ans plus tard, elle résumera ainsi notre cheminement : «Mon traitement s'est déroulé en trois étapes. J'ai d'abord poursuivi mon auto-analyse devant vous. Puis j'ai fait une analyse avec vous. Et maintenant, à vous d'analyser, moi ça m'intéresse moins car je m'intéresse davantage à d'autres choses : ma vie s'est remplie.»

Nous suivrons le déroulement de cette psychothérapie en nous référant aux trois étapes fort justement décrites par Yvette.

«AUTO-ANALYSE DEVANT UNE ANALYSTE»

Pendant trois ans, rien ne semblera bouger. Yvette est présente-absente. Ponctualité sans failles, poignée de main froidement rituelle, sourire poli. Toujours assise au bord du fauteuil, les mains toujours posées sagement à plat sur ses genoux, elle se raconte à elle-même; elle se constate en ma présence. Elle débite ses pensées plutôt qu'elle ne les parle; le contenu de ses récits est subtilement exprimé, l'analyse est fine. Mais pourtant, malgré l'intérêt de son dire, Yvette m'endort... Je devrais me sentir en alerte, avoir plaisir à comprendre mais au contraire, je me sens envahie par un état stuporeux désagréable et culpabilisant. Vague impression

d'irréalité, dépersonnalisation chez l'analyste. J'aurais l'impression d'avoir trop bu... Et tandis qu'Yvette poursuit sa psalmodie je m'interroge : «Qu'est-ce que je ressens, au juste?... trop à avaler?... pas le temps de digérer?... je me sens comme une oie qu'on gave!» J'entends alors Yvette qui poursuit : «J'aime bien ces séances car vous êtes mon coffre-fort.» Aurait-elle pressenti mes réflexions secrètes? Quoi qu'il en soit, elle confirme mon impression : l'analyste est bel et bien l'oie gavée, l'oie à laquelle on ne demande pas son avis, pas plus qu'au coffre-fort d'ailleurs. Yvette m'a assigné une fonction de contenance et je dois porter les affects et représentations qu'elle me confie, souvent à notre insu. L'identification projective n'est-elle pas perçue dans l'affect avant d'être consciemment reconnue?

Yvette poursuit son auto-analyse devant son analyste. Il m'est demandé, tacitement, de ne pas déranger ses pensées, d'être un honnête coffre-fort qui recueille, conserve et protège des valeurs éparées, bonnes ou mauvaises, posées là en désordre. Certes il m'est arrivé de proposer un lien entre deux faits ou deux idées, d'établir un rapprochement discret et toujours sous une forme interrogative et prudente. Yvette réfutait alors poliment ma compréhension, avec ténacité... Vu la fragilité de notre relation, je n'insistais surtout pas. Et lors d'une séance ultérieure je constatais qu'elle avait repris en elle ce lien et qu'elle me le présentait comme le fruit de sa propre découverte; parfois je reconnaissais même les termes de ma formulation. Mais Yvette ne devait pas savoir qu'elle avait pris quelque chose, un rapprochement, chez l'analyste. Quant à moi, je constatais sans le lui dire qu'elle ne pouvait utiliser mes tentatives de compréhension qu'à condition que nous soyions physiquement éloignées l'une de l'autre et qu'aucun lien ne soit consciemment perçu entre nous. Peur d'être envahie par l'emprise, peur que sa propre capacité de pensée ne soit détruite, peur d'être elle-même gavée jusqu'à la mort?

Ainsi s'est aménagé un large fossé protecteur, comme les douves d'un château fort. Nous n'étions pas deux personnes cherchant à comprendre ensemble, mais deux porte-paroles qui faisions circuler des messages de part et d'autre d'une frontière invisible et apparemment infranchissable. Pourtant un échange souterrain avait bien lieu, mais il ne devait

pas être ramené au grand jour. Yvette m'avait bien averti : «Je risque de m'écrouler si l'on me touche!» Ce qui se passait entre nous devait rester pour le moment dans le registre du non-dit, du non-encore-dit, du ressenti. La Tour! Prends garde!

Un certain apprivoisement commence à poindre et Yvette aborde des préoccupations plus intimes concernant son corps. Elle a peur qu'il ne se transforme si elle est touchée, si elle s'approche par le regard ou si on lui donne à voir. Elle se sent toujours épiée, surveillée, ce qui induit son «trouble». Quand elle est seule avec une personne, les choses se passent plutôt bien; mais l'arrivée d'un tiers la force à rougir. Sur son visage enflammé on surveille les signes de ce qui pouvait se passer entre Yvette et son interlocuteur et la conclusion est toujours la même : on pense qu'Yvette entretenait un lien érotique avec l'autre. Les regards se font alors moqueurs; une complicité ironique s'établit entre les spectateurs, ce qui a pour effet d'augmenter le «trouble» chez Yvette. Elle se trouve affrontée, seule, à des étrangers qui lui prêtent leurs propres pensées érotiques. Sous l'oeil du tiers, Eros fait rougir la peau d'Yvette. Pour échapper à l'angoisse du rouge impudique elle s'enfuit, mais dans son dos, les autres raillent la couleur de sa peau éréthique!

Le patron lui-même s'amusait de ce rougissement : c'est ce qui a forcé Yvette à quitter son ancien emploi. Et la même difficulté s'annonce dans le nouveau milieu de travail. Pour «troubler» son employée, le chef de bureau porte la main à la ceinture de son pantalon; il veut la forcer à penser au sexe, au pénis circoncis ou non. Et Yvette doit lutter : elle doit s'empêcher de penser, ce qui n'empêche pas le rouge de monter à son front. Elle craint maintenant pour l'intégrité de son corps de femme : n'a-t-elle pas retrouvé quelques poils raides à son menton? Pourvu qu'il ne s'agisse pas du début d'une transformation virile! Yvette vit dans l'angoisse d'être changée en homme!

On comprend qu'Yvette ait tellement besoin d'un fossé protecteur! La forteresse est si fragile! Rapprochement et poussée pulsionnelle signifient effraction, confusion des identités sexuelles, confusion des zones, morcellements et identifications projectives insensées, confusion des pensées. Mieux vaut être seule que de se trouver on ne sait où dans la tête de l'autre, que d'être envahie ou engloutie par l'autre, d'avoir les «parties» de l'autre dans sa tête, dans

son corps, dans le rouge du visage. La proximité destructrice de l'objet est ici indiquée par un «rouge» de vigilance, de mise à l'écart, d'alerte aux barricades trop frêles. Le «rouge» est indicateur d'effraction de la barrière pare-excitation. L'éréthisme du visage prend plusieurs sens, prend tous les sens et n'a plus de sens!... : «rouge» de vigilance, «rouge» d'effraction, «rouge» d'excitation érotique, «rouge» d'exhibition, «rouge» de honte, «rouge» de colère destructrice, le rouge du débordement par la pulsion devenue traumatisante.

Qu'en est-il des parois d'Yvette? Comment se fait-il que son corps et sa pensée soient une maison de papier? Elle décrit une relation précoce à une mère ressentie comme absente d'esprit tandis que la petite fille observait : «J'ai toujours été un regard... Je revois une image de mon enfance : je suis assise sur une chaise haute et mes deux mains sont posées sur l'abattant devant moi...» (C'est la position d'Yvette pendant ses séances : immobile et vigilante...) «J'attendais et je surveillais... Ma mère était debout devant la cuisinière; immobile et me tournant le dos. Je ne sais pas à quoi elle pensait. Je pense qu'elle ne pensait pas... J'avais faim et elle ne bougeait pas, j'ai dû penser qu'elle était folle?... j'ai dû penser que je devrais la surveiller et m'occuper d'elle?...»

Scène de contention physique par une chaise inerte, tandis que psychiquement Yvette sent que la mère la laisse tomber : permutation des rôles qui transforme Yvette en une mère chargée de penser et de protéger sa propre mère. C'est un renversement bien connu; il est générateur d'un vertige mégalomane sous-tendu par l'imminence de l'angoisse de persécution. Et la mégalomanie ne calme pas la faim! Trente ans après, Yvette attend toujours la collaboration de l'objet.

C'est l'arrivée du tiers qui entraîne le virage vers le morcellement. Yvette pense maintenant à son père et à l'immense danger représenté par les rencontres des parents sous l'oeil vigilant de l'enfant. «Ma mère est folle... mon père aussi!... Il est entré dans la cuisine et ma mère a crié... Il a arraché le médaillon qu'elle portait au cou et il l'a écrasé par terre... sous ses talons... en mille miettes!» La patiente éclate, non pas en sanglots mais en je ne sais quoi... Ce ne sont pas des pleurs mais des tremblements gauches de tout le corps, une main d'automate portée au visage blanc, des cris maladroits de petit ani-

mal effrayé. Yvette ne sait donc pas pleurer? Ces petits bruits me rappellent les cris des souris blanches qu'on va saisir dans un bocal... Cris inquiétants et inquiets d'une enfant toute petite affrontée au désordre d'un couple brutalement présent, trop violent, trop bruyant. Yvette n'a pas appris à pleurer de chagrin; jusqu'à maintenant elle ne sait que crier d'effroi.

La turbulence de la scène primitive a d'abord été abordée par voie de souvenir. Elle sera maintenant figurée dans des rêves au cours desquels les limites du Moi d'Yvette sont dangereusement menacées. Elle rêve d'une pièce dont les murs sont en papier : murs fragiles comme dans les maisons japonaises... fragiles comme la peau... fragiles comme le sentiment d'identité! Un grand escalier occupe entièrement la pièce et un énorme cheval, fou et maladroit, monte et descend l'escalier : il est très agité et il risque de tout casser. Yvette a peur et elle pense que le cheval a peut-être peur lui aussi. L'escalier vibre, les murs seront déchirés, c'est certain! Yvette se réveille dans une grande angoisse. Le père, bête massive et violente, fait courir des dangers considérables à une mère fragile identifiée à l'enfant aux parois de papier. Mais pourtant, le cheval paraît effrayé : de quoi donc aurait-il peur? Yvette retrouve maintenant un autre détail du rêve : une coulée de purin s'épandait dans l'escalier, mélange de selles et d'urine qui pourrait sortir du derrière d'un animal. Yvette cherche d'où viennent ces excréments. Puis elle se rappelle une tarentule énorme, cachée dans un coin du plafond, et qui suinte le purin. Elle comprend alors que l'affolement du cheval, de l'étalon qui écrase le médaillon de la mère, tient au danger d'être mortellement piqué par la tarentule, ou d'être englouti dans ses déjections. Yvette est envoyée sans fin d'un danger à l'autre : ses parois risquant d'être mises en lambeaux par le cheval fou... comme les parois de la mère quand elle est présente au père; la puissance du cheval est puissance d'affolement car il risque d'être détruit par la tarentule, mère primitive redoutable. Deux dangers aussi effrayants l'un que l'autre. Mais notons en passant que si le danger issu de la mère est un danger d'être engloutie, aspirée, engluée, étreinte, empoisonnée, la menace portée par le père est d'une nature différente : c'est le danger d'être écrasée, réduite en miettes, le danger d'éclater. La rencontre entre le cheval et la tarentule ne laisse

aucun espoir d'identification, aucune issue de secours. Tous les dangers sont réunis!

Nous comprenons pourquoi Yvette a fait de son analyste un «coffre-fort» qui écoute et qui suit, pas à pas, l'«auto-analyse» d'une maison de papier. Après deux ans de traitement, elle exprime son déchirement intérieur par des métaphores nouvelles : elle commence à inventer le «comme si...» : «C'est comme si à l'intérieur de moi, deux chats se battaient. Ils n'ont rien contre moi mais ils ont des griffes et leurs batailles m'égratignent. L'intérieur de mon corps est labouré par leurs griffes..., rouge... comme mon «trouble». Il faudrait séparer les deux chats, il faudrait éloigner le cheval de la tarentule : «Comme je voudrais les séparer! Pourtant, je les ai poussés à divorcer il y a quinze ans. Ils ne se voient plus... mais à l'intérieur de moi rien n'a changé : ils se battent toujours et je n'arrive pas à me débarrasser d'eux!...»

Comment faire pour adoucir les parents internes menaçants : Yvette les a physiquement séparés, dans la vie extérieure, mais elle les maintient en état de bagarre permanente dans sa vie intérieure. «Ma mère continue toujours à se plaindre, alors qu'il ne la fait plus souffrir... mon père cultive son jardin et voit ses amis... c'est ce qu'on m'a dit... Il semble que tout aille bien pour lui! Toujours aussi inconséquent!...» Quant à Yvette, elle cherche une solution dans un rêve expérimental : «Deux chats, un noir et un blanc : ils se disputent. Pour donner à manger au chat blanc, je mets le chat noir dehors. Le chat blanc boit son lait... comme si le blanc du lait passait au blanc du chat ou l'inverse. Puis je fais manger le chat noir : mais c'est comme si en buvant le lait, il dévorait le chat blanc...» Yvette essaye, mais ne parvient pas à établir une cloison souple et fiable entre chat noir et chat blanc. Elle note au passage, qu'elle voudrait que tout passe par elle... et qu'après tout, les chats décident d'eux-mêmes de leur territoire! Quant elle était enfant, ses chats établissaient eux-mêmes les préséances...

Dans un autre rêve, Yvette découvre autre chose : «Je me promenais avec ma mère en la tenant par la main. J'étais une petite fille. Tout à coup j'ai senti que sa main devenait une serre d'aigle... une araignée!... J'étais terrorisée quand elle m'a entraînée vers une borne-fontaine qui crachait du feu... J'ai senti la chaleur sur mon visage et cela m'a réveillée. C'est la première fois que je me trouble en

rêve...» L'analyste rappelle : «Vous étiez petite fille...» Et Yvette se souvient d'une scène de son enfance : sur l'ordre de sa mère, elle était allée chercher son père à la cave et l'avait surpris en train d'uriner. Elle s'était sentie très honteuse, curieuse peut-être?

«ANALYSE AVEC UNE ANALYSTE»

Honte et curiosité reconnues, Yvette rougit encore devant l'analyste. Mais cette fois elle traduit son «trouble» par des mots qui prennent sens. Elle explique comment ses parois se dissolvent, comment elle diffuse, perd ses contours, comment si elle n'y prend garde, elle s'absente de son esprit pour disparaître partout ou nulle part : «Je ne peux pas rester tranquille, je dois toujours faire quelque chose, bouger, sinon je disparaissais. Je voudrais lire mais c'est impossible : comme je ne bouge pas, je me perds... je coule... sur la moquette, sur les murs, sur les meubles...» La description est si convaincante que je me surprends en train de lorgner ma moquette, comme si elle devait être mouillée! C'est bien ici, en ce moment, qu'Yvette se sent couler. Stupéfaite, je constate qu'elle pleure, doucement, naturellement en ma présence, chez moi. Mais elle devient fébrile, ouvre son sac et cherche quelque chose, vainement; elle demande : «Vous avez des cigarettes?» (Elle n'a jamais fumé en séance) Sans mot dire, je tends mon paquet et des allumettes. Yvette s'empare d'une cigarette qu'elle allume nerveusement et elle fume goulûment sans rien dire : elle ne pleure plus... elle se ravale! Appel au père qui circonscrit?...

La scène de la cigarette donnera lieu à une élaboration à distance. Yvette utilisait ce mécanisme déjà pour assimiler les interprétations. Cette fois elle ajoute une action qui a pour but de modifier sa réalité psychique. Elle invente, en s'étayant sur l'analyste, une technique d'auto-guérison. Dès la séance suivante elle annonce triomphalement : «J'ai trouvé un exercice pour ne plus me perdre! Je prends une feuille blanche sur laquelle je trace un point noir. Je me concentre sur le point noir et je coule entièrement dans le point noir. Puis j'ouvre les yeux très grands et je fixe le point noir pour me ravalier! Je fais cet exercice le soir ou avant de lire : c'est une façon de sortir de moi, puis de rentrer en moi. Je coule, puis je me ramasse. Et je me sens

beaucoup plus forte!...» La nouvelle technique d'Yvette est évidemment inspirée par la scène de la cigarette. La patiente a répété, transformé, matérialisé un mouvement d'introjection qui s'était joué à la façon d'un psychodrame en cours de séance. Le blanc et le noir peuvent maintenant cohabiter sur le papier car Yvette a reproduit pour elle-même l'aide de l'analyste. Elle a renforcé ses parois trop fragiles. Elle a moins peur du cheval fou et de la tarentule, elle s'inquiète moins pour les chats blanc et noir. L'analyste se tait et laisse Yvette mener à sa guise le grand mouvement de condensation et de synthèse qu'elle a entrepris.

Ainsi s'est établi entre Yvette et son analyste un point intermédiaire, un lieu d'échange d'idées. La patiente est devenue plus mobile; elle sourit parfois très naturellement et elle me fait remarquer qu'elle n'avait pas appris les expressions du visage. Elle décrit ses pensées et souvenirs d'une façon plus vivante. D'un geste de la main, elle désigne des espaces fictifs, sorte de lieux d'évocation où nos pensées se rencontrent : une aire d'échanges est apparue. Le fossé protecteur est devenu point de communication : c'est à quelqu'un, personne entière, qu'Yvette offre maintenant la matière de ses pensées. L'analyste devra prendre garde de traiter cette matière avec respect et de ne pas lui faire dire plus que ce qu'Yvette avait l'intention de communiquer.

Et nous voyons poindre à nouveau le tiers, dans une conflictualité oedipienne mieux structurée. La personne des deux parents est mieux décrite. Le père était un homme industriel qui, pendant la guerre, fabriquait du savon dans la cave de la maison. Il avait beaucoup d'amis; il était rieur et espiègle, ce qui en ces temps troublés exaspérait la mère. À l'heure de la sieste, le père venait parfois se coucher à côté de l'enfant et, en cachette de la mère, il racontait des histoires à voix basse : «Attention!... nous allons nous faire disputer par maman!» Parfois, la mère en colère s'encadrait dans la porte et elle grondait son mari. Elle paraissait énorme! Un peu penaud, le père se taisait tandis que l'enfant faisait semblant de dormir. Souvenir à la fois délicieux et dangereux.

La facette névrotique d'Yvette nous apparaît maintenant. Elle continue d'«apprendre à vivre». Elle s'engage dans de nouvelles études de langues, elle développe une amitié avec une conférencière

et, dans l'appartement qu'elle vient d'acheter, elle reçoit des amis. Elle va parfois en province rendre visite à sa vieille mère qu'elle aide financièrement. Elle s'étonne de constater que la mère est toujours aussi rancunière et elle lui reproche de ne pas avoir accueilli les avances d'un voisin : «Elle serait remarquée et ce serait mieux pour tout le monde.»

Noël approche et Yvette anticipe notre séparation avec déplaisir. Elle envoie ses vœux au père, pour la première fois depuis quinze ans, et à l'insu de la mère. Le père content, exubérant successeur du grand enfant espiègle qu'elle a récemment décrit, répond immédiatement pour annoncer sa visite. Il arrive chargé de provisions dont un énorme jambon qu'il a fumé lui-même. Yvette commente : «On ne saurait trouver meilleur jambon en Auvergne!... Mais il est bien trop gros pour moi; il faudra que je vous en donne la moitié.» L'analyse de sa culpabilité oedipienne ne suffit pas à empêcher Yvette de déclencher une poussée urticarienne : elle est rouge de la tête aux pieds, et elle est très gênée par un prurit généralisé. Elle cherche à excuser le père : «La charcutière a dû lui vendre un jambon empoisonné». Vengeance de la tarentule cachée quelque part au sein du jambon. Yvette a vite compris que le rapprochement interdit avec le père avait réveillé ses craintes concernant la mère.

À cette époque Yvette s'est mise à la peinture. Elle arrive à sa séance et annonce : «J'ai déliré en rêve! Un homme cherchait à s'introduire par la fenêtre. Je me suis éveillée, j'ai allumé et j'ai bien vu qu'au cinquième étage ça n'était pas possible! Je me suis rendormie et j'ai répété le même cauchemar. Cette fois j'ai mieux regardé et j'ai fait une découverte : le tableau que j'ai peint hier était rouge! J'ai pensé : «C'est pas étonnant, c'est ma maladie que j'ai mise sur la toile!» J'ai pris le tableau et je suis allée le placer à la cuisine, derrière la cuisinière. J'ai compris que ma peur du rouge c'est à cause de ma mère quand je vois mon père... ou quand je pense à lui! Je me suis recouchée et je me suis rendormie tranquillement. J'ai pensé que ce rêve vous intéresserait». Yvette a bien compris que derrière le père, cheval fou et tendrement aimé, menaçant par son impétuosité, se profile la mère immobile tantôt absente devant la cuisinière, tantôt redoutablement présente quand elle s'encadrait dans l'embrasement de la porte pour séparer père et petite fille. Adolescente, Yvette a favorisé la séparation des

parents. Adulte en psychothérapie, elle les réunit symboliquement.

Un peu plus tard Yvette passe les examens pour son permis de conduire et elle achète sa première voiture : «Figurez-vous que j'en ai acheté une rouge! Et devinez la couleur! Rouge! La voiture c'est pour l'utilité et rouge, c'est parce qu'au fond, j'aime bien le rouge!» Yvette a aussi découvert l'accès à l'humour, au plaisir de l'implicite qui est partagé sans être dit. «Figurez-vous que...», «Devinez...» : nouveau plaisir dans une relation qui s'objectalise de plus en plus.

«ANALYSE SANS ANALYSÉE...»

Yvette est transformée. L'analyse l'intéresse moins... Elle apporte quelques rêves qui indiquent une poursuite du processus inconscient, mais peu lui importe! Elle raconte, sur un mode de complaisance et de résistance : «Un chat revêtu de tricots, comme un bébé, saute sur mes genoux et je le caresse. Il est drôle et je joue avec lui... Vous allez dire que c'est encore mon père, espiègle comme toujours... Mon père transformé en bébé?... Je ne sais pas ce que ça veut dire et pour tout dire, ça ne m'intéresse pas comme avant. À vous de voir!... Je veux vous parler d'autre chose maintenant». Le monde intérieur d'Yvette se remplit de nouveaux personnages; elle raconte des épisodes de sa vie de tous les jours!

Graduellement, je sens qu'Yvette prend ses distances. Certes, il y aurait encore beaucoup à dire, mais les vannes se sont refermées. Elle demande que nous passions de trois séances à deux séances par semaine, puis à une seule séance le samedi, vers une heure de l'après-midi, ce qui lui laisse le temps de se lever tard, de faire ses courses et de venir tranquillement avant de «commencer le week-end». Elle s'excuse un peu de son désinvestissement... et de son contre-investissement : «Vous comprenez... je suis en retard de quinze ans!»

Ses études de Langues progressent et elle part, à la demande de ses employeurs, faire un long séjour à l'étranger. Avant de quitter, elle m'apporte un magnifique bouquet de fleurs séchées : «Ça se conserve plus longtemps...» À son retour elle téléphone car elle veut «me rendre visite». Elle veut s'assurer que je n'ai pas fait de changements majeurs dans l'aménagement de mon intérieur. Elle raconte un

voyage dont elle est fort contente et nous prenons congé.

J'ai revu Yvette à quelques reprises au cours des dernières années. Elle voulait faire le point pour affronter un moment difficile ou pour en parler après-coup. C'est ainsi qu'il a été question de la maladie et de la mort de son père, de la négociation de l'héritage avec la mère. Yvette utilise l'analyste comme glissière de sécurité, comme pare-choc. Elle n'a donc pas abordé la thématique du deuil de l'analyste car elle n'entend pas être privée de la possibilité de recours à ses séances. C'est souvent ainsi que se terminent, sans fin véritable, les psychothérapies de psychotiques.

...

Nous avons suivi le déroulement de cette psychothérapie en nous référant aux trois étapes fort justement esquissées par Yvette. Nous ajouterons en complément quelques considérations concernant, en particulier, l'évolution du transfert et des jeux identificatoires.

Au cours de la première étape, Yvette doit affronter des angoisses de persécution impressionnantes. Mais peut-on parler de persécution quand le danger vient de partout et nulle part, quand on est à la fois tout et rien, en même temps ici et ailleurs? Peut-on encore parler de persécution quand on ne sait pas où donner de la tête? Et si, pour écrire l'état de catastrophe intérieure il faut nommer, parlons plutôt d'angoisse d'anéantissement, d'annihilation¹ : inutile d'ajouter que le psychothérapeute devra consentir à vivre avec Yvette ce type d'angoisse, mais à un moindre degré et en maintenant l'espoir d'arriver à comprendre, à penser, à donner sens au vécu du couple thérapeutique. Fonction de contenant : rattacher des représentations éparses grâce à des liens souples et mobiles.

Quelques lignes de force se sont graduellement dégagées et précisées. Face à une mère qui s'absente psychiquement, Yvette vit des états d'abandon et de confusion. C'est la figure paternelle, lieu de recours quand la mère laisse tomber, qui sera chargée de l'angoisse d'éclatement, de morcellement, de réduction en mille miettes. La réunion des parents, les parents combinés, font peser sur Yvette toutes les angoisses imaginables : aucune issue n'est possible et l'annihilation est imminente.

«L'auto-analyse devant une analyste» se déroule dans une oscillation entre clivage, morcellement et

confusion. Il s'agit de réduire le tumulte d'identifications projectives débridées, de les rendre pensables. L'analyste n'est pas une personne, mais une multiplicité d'objets et fonctions, sans cesse remaniées, parties prises et parties prenantes. Ce qui a été nommé par Yvette «Analyse devant une analyste» sera vécu par l'analyste comme «Amorce de synthèse dans l'intérieur d'une analyste».

Il ne faut pas oublier que le tableau régressif ne rend pas compte d'Yvette dans son entier. Une autre facette de sa personnalité échappe à la psychose : c'est sa conscience d'être malade et son espoir dans l'issue favorable de la démarche que nous avons ensemble entreprise.

La deuxième étape, «Analyse avec une analyste» nous permet d'aborder une possibilité d'échanges avec l'analyste : les angoisses d'Yvette ont diminué en intensité, car elles commencent à prendre sens. L'établissement d'une distance viable entre les deux interlocuteurs implique des introjections souples et plus stables. Yvette s'est approprié un modèle de fonctionnement appris de l'analyste : elle sait maintenant «se ramasser» par elle-même. Elle est plus dégagée car ses pensées et leur verbalisation servent davantage à communiquer : paroles, actes et pensées ne sont plus une seule et même chose. Un lieu intermédiaire entre Yvette et l'analyste commence à apparaître : c'est une aire de communication, l'aire de jeu décrit par Winnicott. Yvette et moi cherchons à comprendre ensemble une partie d'elle maintenant extériorisée. Elle a gagné en liberté psychique et elle peut exprimer ce que bon lui semble, organiser ses résistances intra-psychiques; la prise de possession d'une fonction de contention, de rétention, de discrimination intra-psychique : la serre de l'aigle/araignée est devenue sphincter et la matière s'enrichit de sens multiples, souvent cachés... Enfin Yvette est capable de garder vraiment pour elle-même ses secrets, de se les dissimuler... à elle-même!

Le traitement des psychotiques vise à une structuration de l'appareil psychique et à une organisation

des défenses. On comprendra qu'Yvette détermine une troisième étape, «L'analyse sans analysée...» marquée par son désinvestissement de l'introspection. L'investissement a viré vers l'extrospection, vers l'inventaire d'un monde extérieur qui offre maintenant de nouvelles satisfactions. Le traitement se termine sans s'être terminé. L'analyste est devenue caduque, mais devra pouvoir être retrouvée au besoin.

Un jour j'ai demandé à Yvette de m'expliquer comment elle avait pu mener à bien des études supérieures alors qu'elle était si angoissée. Elle a expliqué : «C'est bien simple!... j'avais entre deux rails et quand je me trompais de direction je recevais un choc, ou de nombreux chocs qui me ramenaient vers l'avant. C'était possible... mais c'était épuisant. Ce qui m'amuse maintenant c'est de prévoir les réactions des autres : j'imagine plusieurs hypothèses et j'ai hâte de voir laquelle se vérifiera. J'aime bien imaginer...» N'est-ce pas là le but de nos traitements de psychotiques? Apprendre au psychotique à imaginer...

NOTE

1. Cf. Larousse : en physique l'annihilation désigne une «réaction dans laquelle une particule et son antiparticule disparaissent en libérant de l'énergie».

SUMMARY

In this text the author presents the account of a psychotherapy with an ereuthophobic psychotic. According to the account of the patient, the treatment took place in three stages: self analysis before an analyst, analysis with an analyst, and finally analysis without analysand. For each of the three stages, different stakes, and for the analyst, a role which evolves slowly through the growing capacity of the young woman to connect herself to a whole object. Then the end, which is never truly one with psychotics, the mourning process having never begun, and the analysis remaining as a safety screen, as a possible bumper. Finally, a brief theoretical elaboration concerning this treatment which, as with all treatment of the psychotic, aims at a structuration of the psychic apparatus and at an organization of defences.